

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France. — Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger. — Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Administration: 88, Champs-Élysées, Paris
Téléphone: Wagram 57-44 et 57-45

Rédaction: 20, rue d'Enghien, Paris
Téléphone: Gut. 02.73 - 02.75 et 45.00
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS

LES MARCHANDS DES QUATRE-SAISONS VENDENT DU BOIS ET DES FOURRURES



Au début de la guerre nous avons vu les marchands des quatre-saisons vendre du beurre et du sel dans les rues de Paris. Le froid vient de faire apparaître des spécialités nouvelles : le bois qui se débite au kilo, après avoir été scié et pesé sur des balances à main, et les fourrures de peau de lapin, très bon marché, que les clientes essayent en plein air.

risquait de porter atteinte au moral de la population, il demanda au ministre d'agir.

M. Charles Leboucq cita des chiffres. — Il y a, dit-il, à Rouen, actuellement 1.200 péniches chargées de charbon, ce qui représente 40.000 wagons. Et nous gelons à Paris !

Un tel fait ne peut, selon lui, qu'être l'effet d'une incurie lamentable et des vices de la navigation fluviale. Le député du XIII^e exprima à ce sujet son regret que les travaux d'approfondissement du lit de la Seine, décidés à la suite des inondations de 1910, n'aient point encore été réalisés.

M. Lugol s'efforça de démontrer que la crise actuelle eût pu être atténuée, sinon évitée, si le mécanisme des groupements charbonniers avait fonctionné et si les suggestions de la Chambre avaient été écoutées. M. Marius Valette, député d'Alais, préconisa le renvoi des mineurs mobilisés à la mine :

— Là, dit-il, réside le moyen d'élever la production française de 23 à 30 millions de tonnes par an.

M. Valette convint qu'il faudrait songer aussi à améliorer les transports.

Après avoir indiqué que la moyenne journalière de la consommation parisienne était actuellement de 7.000 tonnes, les arrivages de 2.500 et le stock de la Ville de Paris de 70.000, M. Pierre Laval fit connaître les quantités dont disposaient la Société du gaz de Paris et la Société de la banlieue. La première posséderait 54.000 tonnes et en consommerait quotidiennement 4.000 ; la seconde vivrait au jour le jour.

Il fallut bien répondre aux interpellations ! M. Herriot fit donc, un discours.

Très clair, il exposa d'abord les causes de la crise de quantité.

Avant la guerre, la France avait besoin de 60 millions de tonnes ; elle en produisait 40 et en demandait 20 à l'exportation. Depuis la guerre, sa production a été réduite à 20 millions ; nous devons donc demander 40 millions à l'Angleterre. Et encore, avec les besoins de la guerre et de l'industrie, ces 40 millions ne sont-ils pas suffisants. Aux termes des conventions, l'Angleterre doit nous fournir 2 millions de tonnes par mois. En fait, cette quantité est tombée à quinze cent mille tonnes.

L'Angleterre s'étant déclarée dans l'impossibilité de transporter ces 2 millions de tonnes, le ministre a fait porter ses efforts sur le fret neutre. Il a fait libérer par les Anglais des bateaux qu'il avait fait affréter. Ainsi, un groupe de bateaux charbonniers vient de rentrer dans nos ports.

— Aurons-nous, demanda M. Puch, les 2 millions de tonnes mensuelles promis par les Anglais ?

— J'ai, de la part du gouvernement anglais, la promesse du concours le plus dévoué, dit M. Herriot.

— Mais avez-vous les bateaux ?

Le Ministre des Travaux publics, dont la Charbonnière goûte fort l'éloquence, précisa qu'il donnait des licences d'importation pour 2.200.000 tonnes. Mais il y a, fit-il observer, des négociants dans l'impossibilité d'importer, et aussi des bateaux torpillés.

Arrivant aux mesures prises pour augmenter la production nationale, M. Herriot déclara que le rappel des mineurs des classes 1900, 1901 et 1902 lui avait été accordé. Il ne peut, toutefois, se faire sans délai. Il y a, en effet, des mineurs à Salonique et au Maroc, et il faut presque les rechercher individuellement. Le comité des houillères a été appelé, d'autre part, à établir un programme, bassin par bassin, à l'effet d'obtenir mensuellement les 500.000 tonnes supplémentaires qui nous sont nécessaires.

Pour Paris, on a dû faire appel au stock de la Ville. A l'aide de camions et de personnel militaire, on approvisionne depuis quelques jours les petits marchands de charbon. Mille camions militaires ont été mis à la disposition du ministre pour aller chercher du charbon dans une mine. On s'efforce de leur donner du fret d'aller et d'organiser ainsi un service régulier.

M. Herriot a enfin obtenu du ministre de la Guerre qu'un prélèvement de 15.000 tonnes serait opéré sur le stock de 30.000 constitué par l'intendance pour l'approvisionnement de la Ville de Paris en temps de guerre. Du charbon sera mis ainsi à la disposition des détaillants. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a l'usine de guerre qui doit être servie avant tout. La crise est grave. M. Herriot se garda d'affirmer qu'il en résoudrait toutes les complications.

— Mais, conclut-il, ce que je promets, c'est qu'il y aura, là où je suis, un homme qui, sans esprit de doctrine, fera son possible. Signalez-moi, sans vous lasser, les nécessités qui vous paraissent urgentes. Je travaillerai sans relâche à y pourvoir !

Les explications très claires et très sincères du ministre des Travaux publics produisirent sur la Chambre le meilleur effet.

Quelques orateurs parlèrent encore, mais le débat paraissait épuisé. A signaler, toutefois, une intervention de M. Marcel Sembat, qui couvrit M. Weiss, ex-directeur des Mines, mis en cause par M. Charles Bernard.

M. Weiss a rendu de grands services au cours de cette crise du charbon, déclara l'ancien ministre des Travaux publics. M. Herriot a reconnu, d'ailleurs, que la plupart des mesures prises l'avaient été sous son administration. Le compte sur la justice de la Chambre pour me défendre des attaques du dehors !

La discussion prit fin à huit heures du soir par le vote de l'ordre du jour pur et simple.

Leopold BLOND.

APRES LA CEREMONIE EXPIATOIRE

Ce qu'il reste à faire en Grèce

La cérémonie expiatoire d'Athènes s'est déroulée selon le protocole prévu, et tout s'est passé de la manière la plus satisfaisante. Les Athéniens étaient venus en grand nombre pour assister aux réparations solennelles exigées par les Alliés. Ils n'avaient pas, selon la formule d'usage, tenu à « protester par leur abstention ». C'est le signe très clair que l'excitation nationaliste qui avait éclaté dans les journées des 1^{er} et 2 décembre était en grande partie artificielle, qu'elle n'était le fait que d'une minorité et le résultat d'un « chauffage » savant.

Les Alliés, en prouvant leur force, auront réparé en Grèce leur prestige, que les derniers événements avaient atteint. La ligne de conduite à suivre dans l'avenir s'en trouve formellement dictée.

L'application rigoureuse du blocus n'a pas été, tant s'en faut, étrangère à ce retour de considération pour les puissances protectrices. Au cours de la solennité de lundi, on a observé le respect que la foule marquait pour les ministres de l'Entente. Il est naturel, en effet, que les Grecs regardent avec respect les représentants des pays de qui dépend leur pain quotidien.

Il n'y aura donc pas de raison de lever prématurément ce blocus aussi bienfaisant qu'efficace. Il devra être maintenu au moins jusqu'à l'exécution intégrale des mesures et des conditions établies par l'ultimatum des Alliés. Le délai fixé expire, comme on sait, le 4 février. A cette date, l'opération du transfert devra être achevée. L'armée grecque, parquée dans le Péloponèse, sera mise, par conséquent, hors d'état de nuire à notre expédition de Salonique. Le contrôle a été étendu et sévère. Il ne s'agira plus que d'éviter les fuites et les supercheries. Mais l'expérience de ces derniers mois aura, nous n'en doutons pas, enseigné aux Alliés l'utilité d'une sage et durable méfiance.

Jacques BAINVILLE.

COMMUNIQUES OFFICIELS

du MARDI 30 JANVIER (911^e jour de la guerre)

14 HEURES.

SUR LA RIVE GAUCHE DE LA MEUSE, une attaque à la grenade dirigée sur une de nos tranchées, dans la région de la cote 304 a été brisée par nos feux sans autre résultat que des pertes pour l'ennemi.

AU NORD DE BADONVILLER, un coup de main allemand a été repoussé : nous avons fait des prisonniers.

EN HAUTE-ALSACE, nos batteries se sont montrées actives dans la région à l'est de Seppois.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

23 HEURES.

ENTRE SOISSONS ET REIMS nous avons arrêté net par nos feux deux tentatives de coups de main ennemis, l'une dans le secteur de Soupir, l'autre dans la région de Beaulne.

Actions d'artillerie assez vives en Lorraine et sur quelques secteurs des Vosges.

Canonnade intermittente sur le reste du front.

LA GUERRE AERIENNE

Dans la journée d'hier, au cours de combats aériens, trois avions ennemis ont été abattus dont un par le maréchal des logis Hauss, qui a descendu jusqu'à ce jour cinq avions allemands. Il se confirme que l'adjudant Jailler a abattu six appareils ennemis jusqu'à ce jour, (cinq avions et un drachen).

Dans la nuit du 29 au 30, nos avions ont bombardé des bivouacs aux environs d'Etain, les usines militaires de Ham, les gares et les usines de Folembray, les gares d'Athies, Hombleux et Curchy.

Le communiqué belge

Au cours de la nuit dernière, après une violente préparation d'artillerie, l'infanterie allemande est passée à l'attaque AU SUD DE HETSAS. Les tirs de barrage belges efficacement aidés par les batteries britanniques, le feu de l'artillerie de tranchées et de l'infanterie belge ont arrêté l'ennemi qui n'a pu atteindre les tranchées belges et a dû se retirer en laissant des cadavres sur le terrain. L'attaque allemande a complètement échoué.

CHEZ RODIN

Les journaux ont annoncé, hier, que l'illustre statuaire Rodin venait de célébrer son mariage avec Mlle Rose Beurré et l'information ajoutait que la santé du maître était de nature à inspirer les inquiétudes les plus vives. C'est donc pour prendre des nouvelles du génial artiste que nous avons voulu nous rendre à Meudon.

Nous étions un peu désorienté à la sortie de la gare. L'excursion de Meudon, même quand elle a la gravité



RODIN
(Phot. Henri Manuel.)

d'un pèlerinage artistique au musée Rodin, demande du soleil, de la gaieté, et nous allions dans un jour froid, sous la menace d'un ciel chargé de mauvais temps.

— La villa des Brillants ? Il faut que vous descendiez. Vous laissez le viaduc à votre gauche, pour passer sous le petit pont qui se trouvera devant vous. Vous monterez jusqu'au deuxième pont ; vous grimpez le petit escalier, un sentier vous conduira jusqu'à la villa. Vous pourriez prendre

l'allée principale, mais vous arriverez plus sûrement par le sentier.

Nous fûmes, par la suite, récompensé d'avoir choisi la voie la plus modeste. La venelle chemine dans un paysage d'hiver coupé de pauvres lopins où subsiste la dernière neige, longe un champ jonché de socles, de fûts de colonnes et de blocs qui semblent attendre le ciseau et le maillet, mais elle finit brusquement devant une grille modeste où ne sonne pas l'importun.

Nous parlementons avec un intendant qui vitupère la hardiesse des journalistes.

— Vous venez voir si M. Rodin est mort, n'est-ce pas ? C'est un bruit que l'on fait courir, mais je vous souhaite de vous porter aussi gaillardement que lui. Je veux bien vous introduire, mais vous abrégerez votre visite. Il n'y a de feu que dans la chambre où Mme Rodin est alitée. Je ne veux pas qu'il prenne froid. Surtout ne le faites pas sortir.

— C'est promis. Dans la salle à manger nous n'attendons que juste ce qu'il faut pour jeter un coup d'œil sur une marine de Claude Monet, et sur un buste qui protège une vitrine légère.

Vêtu d'une ample robe de chambre, coiffé de son baret de velours noir, Rodin, avec sa barbe blanche, a les soixante-dix-sept ans d'un homme qui veut vivre un siècle.

— La vérité, nous dit-il, c'est que je ne travaille plus guère depuis trois mois. Le bruit que l'on a fait autour de moi m'a fatigué.

L'intendant affable, à qui nous devons d'être là, complète la pensée du maître.

— On dirait que la guerre ne suffit pas aux journalistes. Il leur faut d'autres histoires pour distraire le public. Un reporter américain, qui n'a pu pénétrer jusqu'ici, a inventé une interview de deux colonnes.

— C'est la rançon du génie. Mais je vous assure que nous ne tirerons rien de notre imagination à la suite de cet entretien que nous ne voulions pas prolonger...

Le maître sourit : — Rassurez donc les personnes qui veulent bien s'intéresser à ma santé. Elle est encore solide malgré tout.

— Et nous nous en félicitons. Comptez-vous passez ici la mauvaise saison ?

— Oui, exceptionnellement. Nous avons cependant souffert de la crise du charbon et il est assez difficile de s'en faire livrer sur cette hauteur. Des amis voudraient me voir dans le Midi, mais je n'ai plus le goût des longs déplacements. Mme Rodin est, au reste, assez souffrante pour que j'hésite à lui infliger un voyage pénible.

Nous prenons congé du maître en lui renouvelant le témoignage de notre admiration. Il secoue lentement sa tête blanche découverte et fait un geste de dénégation.

— Il ne faut admirer que ceux qui travaillent. Je me repose. Je suis consigné à la chambre par le froid, que je redoute un peu.

Roger VALBELLE.

Il n'y a pas eu d'attentat contre le train du roi d'Espagne

MADRID, 30 janvier. — Officiel. — Les consignataires de l'expédition de plomb provenant de Puente Genil ont réclamé deux lingots manquants qui se trouvent être ceux trouvés sur la voie. Tout porte donc à croire qu'il s'agissait simplement d'un vol.

EVIAN Goutteux Rhumatisants CACHAI Eau de Reine par excellence